

Interview avec [Pensées canadiennes](#). Revue de philosophie des étudiants au baccalauréat du Canada/ Canadian Undergraduate Journal of Philosophy, vol. 10, 2012, 1-12.

L. M. Ramstead : Qu'est-ce que la philosophie, pour vous ? Qu'est-ce qui vous a mené vers cette discipline ? »

J. Grondin : Je vous remercie d'abord de cet entretien et d'autant que le dialogue est l'élément de la philosophie, qu'il s'agisse de celui que nous conduisons avec d'autres ou du dialogue incessant de l'âme avec elle-même. Ce qu'est la philosophie? Je n'ai absolument rien contre sa définition classique: l'amour de la sagesse. Vous en connaissez une meilleure? Ce qui m'y a mené? Le fait que je ne l'aie pas, la sagesse, donc le souhait d'apprendre de ceux qui en ont ou plus que moi. On en vient à la philosophie parce que ses questions nous passionnent. Ce ne sont certainement pas les perspectives d'emploi qui nous y attirent. Il y a donc un risque pour tous ceux qui se lancent en philosophie. C'est une situation que l'on accepte parce que l'on ne peut pas faire autrement. L'homme est une question, une énigme pour lui-même, et on découvre des interlocuteurs aussi passionnants que rigoureux qui nous aident à poser cette question et, parfois, à esquisser des réponses.

J. M. R. : « L'homme est une question ! C'est bien dit. Le dialogue, la question et la réponse sont effectivement au cœur de l'entreprise philosophique, et certains ont su y voir le point de départ réel, toujours déjà opérant, de la philosophie. Toute question, toute réponse se situent dans un dialogue qui les préexiste. Cet élément fondamental représente un aspect important de la pensée herméneutique, particulièrement celle de Hans-Georg Gadamer, que vous connaissez bien. Pouvez-vous nous dire quelques mots sur votre maître et sur le courant herméneutique, auquel vous vous êtes particulièrement intéressé ? »

J. G. : Bien dit, donc cela ne peut pas être de moi. C'est Augustin qui le dit au 10^e livre de ses *Confessions*. Gadamer est effectivement un autre grand maître pour moi. Difficile cependant de n'en dire que "quelques mots" et cela vaudrait aussi du courant herméneutique. Que dire et par où commencer? Gadamer est d'abord un philosophe formidable, que j'ai eu la chance de rencontrer et de bien connaître au fil des ans. C'est un pénétrant défenseur de l'humanisme dont il nous rappelle d'ailleurs le sens au début de son chef-d'œuvre *Vérité et méthode*, dont la principale idée est que notre conception de la vérité, et de la connaissance, est beaucoup trop déterminée, et sans que nous ne nous en rendions parfaitement compte, par la perspective un peu étroite de la science méthodique et de sa visée technique. Il est indéniable que la vérité est très souvent comprise à travers ce prisme, qui comporte bien sûr sa légitimité incontestable, car il incarne une voie privilégiée pour atteindre le vrai. Mais Gadamer soutient qu'il ne

s'agit pas de la seule, qu'il y a une vérité de la sagesse pratique (ou de la prudence), de l'expérience acquise, de l'art, de l'histoire et de la philosophie elle-même. Il a raison de dire que le privilège du savoir méthodique tend à faire oublier ces expériences de vérité que *Vérité et méthode* nous aide à redécouvrir. Gadamer le fait en s'inspirant de la philosophie grecque, médiévale et moderne et de toute la tradition de l'herméneutique, ancienne et moderne, qu'il a portée à l'attention générale. L'herméneutique, pour faire court, est la discipline qui réfléchit sur les grands principes de l'interprétation, notamment dans les disciplines qui y ont constamment affaire comme l'exégèse, le droit, l'histoire et la littérature. Mais c'était une discipline peu connue avant Gadamer. L'un de ses grands mérites est de l'avoir fait connaître et d'en avoir fait une philosophie incontournable.

M. J. R. : Cette remise en question de la notion même du vrai, comme absolument donné et objectif, semble aussi être au cœur de vos questionnements. Toute « vérité » est, de fait, traversée par les trames de l'interprétation, et ce même au sein des sciences dites « exactes », où, depuis au moins le début du XXe siècle, la notion de l'interprétation devient de plus en plus centrale. Il n'existe pas de faits « nus », pour ainsi dire : telle est l'une des leçons de l'herméneutique.

À quoi attribuez-vous cette prise de conscience du caractère toujours herméneutique, sujet à interprétation, de la pensée philosophique ?

J. G. : Jamais, jamais je ne dirais qu'il s'agit d'une mise en question de la notion du vrai, bien au contraire. Où allez-vous chercher ça ? Je parlerais plutôt d'une redécouverte. La vérité reste pensée comme adéquation de l'intelligence au réel et pour moi il y a bel et bien des faits, nus ou habillés. Mais vous avez raison, parfois il faut effectivement un peu d'interprétation pour les trouver.

M. J. R. : La remise en question du vrai que j'ai suggérée ne signifie pas que la notion de vérité soit récusée, bien au contraire ; seulement, en mettant au jour les conditions de sa possibilité, il semblerait que l'on doive se faire à l'idée moins naïve selon laquelle toute vérité est en partie dépendante d'un cadre d'interprétation et d'une méthode qui ouvre à son accès. C'est en ce sens que j'affirmais que la notion de vrai est remise en question par l'herméneutique. La voie d'accès au vrai est ainsi toujours issue d'un jeu d'interprétation ; elle sourd d'un processus de questionnement qui doit lui-même être explicité, et non simplement pris pour acquis.

S'il y a bien des faits, et si la vérité est toujours pensée comme *adaquatio intellectus et rei*, il faut tout de même dire qu'après le tournant herméneutique, la notion d'interprétation devient cruciale à la possibilité même du discours vrai. Je voulais en venir à l'interaction constante entre vérité, d'une part, et méthode, d'autre part.

J. G. : En quoi toute vérité est-elle dépendante d'un cadre d'interprétation? Et faut-il à tout prix parler de "cadre"? Qui le connaît au juste? La meilleure interprétation n'est-elle pas celle qui ne se laisse limiter par aucun cadre et qui s'ouvre, tout simplement, à ce qu'il s'agit de comprendre? Vous voyez, c'est moi qui pose des questions maintenant. Je suppose que cela est permis en philosophie.

Quant au lien de la vérité et de la méthode, vous avez raison de parler d'interaction: c'est souvent la vérité qui commande la manière de la traiter. Aristote le disait déjà. En ce sens, l'herméneutique s'oppose à l'idée cartésienne d'une méthode universelle qui serait la condition de toute vérité. Tout champ aura sa méthode, tout objet ayant ses exigences auxquelles la pensée et dès lors son approche méthodique doivent se conformer.

M. R. : « Effectivement, s'il y a bien une discipline où le destinataire peut subitement devenir destinataire, c'est bien au sein de la philosophie. C'est bien le caractère dialogique de la philosophie qui lui confère toute sa force dialectique. »

J.G. : Et à notre entretien tout son sens.

M. R.: Comme vous le dites, suivant Gadamer, les cadres interprétatifs ont eu pour effet de baliser notre conception de la vérité. Or, c'est bien cette conception pragmatique et technocentriste du savoir qui semble dominer à l'heure actuelle. En cela, serions-nous héritiers du projet moderne, cartésien ? Par ailleurs, croyez-vous que nous pourrions aller jusqu'à dire que la perspective herméneutique renverse le projet fondationnaliste de Descartes et son emphase, peut-être excessive, sur l'acquisition méthodique du savoir ? »

J.G.: Dans les faits, Descartes est assez peu visé par Gadamer, directement du moins. C'est que la conception de la méthode que se fait Descartes – une méthode déductive selon laquelle les connaissances doivent découler d'une certitude première – est bien différente de celle qui a pris le dessus dans la science moderne, méthode dont la vérité repose moins, voire pas du tout, sur une certitude primitive que sur l'idée que les résultats de la connaissance doivent être indépendants de l'observateur et fondés sur l'observation. Cela marche en sciences pures, mais peut-on appliquer sans plus ce modèle aux sciences humaines, où l'implication du chercheur dans ce qu'il connaît n'est pas négligeable? C'est cet apport productif du chercheur à ce qu'il comprend que Gadamer veut mettre en valeur dans sa conception de la compréhension comme d'une fusion des horizons (de l'interprète et de la chose à interpréter). Vous avez raison de dire que c'est sans doute Descartes qui a ancré dans les esprits cette priorité de la méthode. Tout n'est cependant pas simple affaire de méthode, même chez Descartes, voire surtout chez lui. C'est que l'exigence de la méthode procède très clairement (si vous me passez l'expression...) d'un *ego* qui doute, qui hésite (*cogitare* veut d'ailleurs dire

en latin classique “hésiter”, c’est-à-dire co-agiter” des possibilités), qui est donc en quête d’orientation, de sens et de vérité. La vérité méthodique présuppose ici une implication du penseur et, plus fondamentalement encore, la finitude.

Il faut d’ailleurs se croire bien malin pour penser que l’on peut critiquer Descartes impunément sans prendre en compte l’ensemble de son corpus. Ce serait comme critiquer Dante ou Molière.

M. R. : Monsieur Grondin, je vous remercie sincèrement de nous avoir accordé cette entrevue. L’entretien aura été des plus intéressants. Nous voyons bien l’implication du penseur dans son questionnement, au sein de vos réponses ! Il est fascinant de voir à l’œuvre cette pensée du questionnement, ce questionnement de la pensée.

Pour terminer, auriez-vous un message à transmettre aux philosophes de demain ?

J. G.: N’oubliez pas ceux d’hier. Ils vous ont ouvert la voie et permis de penser. Méfiez-vous de la bien-pensance du moment, des querelles d’école et des chapelles sectaires, étrangères à la philosophie durable. Ne soyez pas trop déçus si la belle discipline de la philosophie est peu reconnue dans ce qui s’appelle le “vrai monde” (où sommeillent pourtant deux gigantesques notions philosophiques): comme l’a dit Descartes quand il a parlé de l’arbre de la philosophie, la philosophie essentielle, ou la métaphysique, s’interroge sur les racines de ce qui est, dont il va de soi qu’elles ne sont pas toujours visibles. Ne soyez pas trop découragés non plus si les échos (véritables, s’entend) à votre travail semblent modestes: les idées philosophiques mettent du temps à faire leur chemin. De toute façon, ce qui importe, ce n’est pas le succès immédiat, mais la pensée de demain, qui est entre vos mains.

Je vous remercie de l’initiative de ce dialogue.

M.R. : C'est moi qui vous remercie, Monsieur Grondin, pour cette fusion des horizons !